

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 15 NOVEMBRE 1884.

No. 47

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,020, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

## LES DEUX TOMBES.

SOUVENIRS DE CORONER.

A. M. Chs. Lesage M. P.

[SUITE ET FIN.]

Le lendemain, mon fils descendit dans le creux.  
Du vieux puits desséché, portant un plat de braise.  
Dès qu'il fut disparu, je sentis un malaise.  
Qui me fit frissonner. Le temps me parut long :  
Je le guettais, toujours, au dernier échelon.  
Mais quand je m'aperçus qu'il retardait encore,  
Je criai au pauvre Jos : — Vas donc à Théodore !  
Il est dans le puits ! Qu'a-t-il ? qu'il ne sort pas.  
Le vieillard accourut : Et, je le vis, hélas !  
Se pencher et descendre, au moyen d'une échelle.  
Mais, à peine avait-il dépassé la margelle,  
Que j'accourus, à mon tour, en proie à la terreur.  
J'appelai... je criai... j'étais folle d'horreur !  
Je ne voyais plus rien ; je n'entendais qu'un râle,  
Qui faisait retentir leur fosse sépulchrale.  
J'essayai, vainement, à me jeter en bas :  
Ce qui m'a retenu ! Ah ! Dieu, je ne sais pas.  
Je sentis, sur mes yeux, s'étendre comme un voile  
Et puis, tout scintille comme un ciel qui s'étoile.

Quand je revins à moi, — Que ce rêve est profond ! —  
Je vis Jeannot, le fou, qui m'essuyait le front.  
Il venait quelquefois, quand il faisait sa ronde,  
S'asseoir à notre seuil, ce délaissé du monde ;  
Il partageait le pain des gens de la forêt,  
Qu'on donne, souvent noir, mais jamais à regret.  
Il voulait, l'insensé, descendre dans l'abîme ;  
Mais, je crus refuser ce dévouement sublime.  
Je l'envoyai quérir le plus proche voisin ;  
Et moi ; je restai seule, ... entière à mon chagrin.  
On vint. Je les revis. O suprême supplice !  
Ils dormaient dans la mort. — Voilà l'amer calice,  
Monsieur ! que le bon Dieu gardait à mes vieux jours !  
Je l'accepte de Lui !... Qu'il soit béni, toujours ! "

On rendit sur le champ, un verdict : d'asphyxie.  
Le gaz délétère et toxique, qui vicie  
L'air qui séjourne au fond des puits abandonnés,  
Avait donné la mort aux deux infortunés.  
Leurs figures gardaient ces belles teintes roses  
Qu'on remarque chez ceux qui meurent de ces causes.

On ferme les cercueils : On les met doucement  
Dans la pirogue, et les canotiers, lentement,  
Reprennent l'aviron et rament en cadence.  
La vieille est près de moi qui soupire en silence ;

La lèvre est tremblotante : elle semble prier.  
Son œil rouge et hagard, fatigué de pleurer,  
Se dirige immobile et fixe sur les bières  
Ou dorment, à jamais, ses espérances chères.  
En ce jour, tout semblait exhiler la douleur :  
Les oiseaux, dispersés dans la broussaille en fleur,  
Soupiraient, recueillis, leur chanson douce et lente,  
Que l'écho reprenait sur son aile tremblante.  
Ils semblaient, les petits, s'associer au deuil,  
En mariant leurs voix aux douleurs du cercueil.  
Le bleu martin-pêcheur, à la voix de crécelle,  
Nous jetait son cri rauque, en croisant la nacelle.  
Les truites s'élançaient en bouillonnant sur l'eau,  
Pour saisir les taons verts qui suivaient le bateau.  
D'un soleil de printemps, les flèches acérées  
Allaient mourir, au loin, sur les ondes moirées,  
En formant sur l'eau bleue un mirage tremblant.

Nous descendions bon train. Un silence accablant  
Régna à bord. Pensif, je regardais la lame  
Déferler sur le sable, en songeant, dans mon âme,  
Combien, ce frêle esquif, glissant au fil de l'eau,  
Représentait la vie, et son changeant tableau.

— Un fleuve qu'on descend par un courant rapide,  
Parsemé, dans son cours, de maint écueil perfide ;  
Quelques bosquets en fleurs, enjolivant ses bords ;  
Des chants mélodieux, pleins d'enivrants accords ;  
Des espoirs envolés, des peines, des misères ;  
Un trajet douloureux, accoudés sur des bières ;  
Le sillage fuyant d'une ivresse d'un jour,  
Que le flot de demain efface sans retour ;  
Quelque îlot verdoyant, où la barque, en dérive,  
Arrêtée un instant, s'en va, de rive en rive,  
Terrir au cimetière, au milieu des tombeaux ;  
N'est-ce pas la vie, avec ses grands tableaux ?

On aperçoit, au loin, les blanches silhouettes  
Des hameaux étalant leurs allures propres.  
Et, comme un flot mouvant, sur les arches du pont,  
Avec les noirs piliers la foule se confond.  
Le son faible et mourant de la cloche qui tinte,  
Arrive jusqu'à nous, triste comme une plainte.  
Le clergé, vers la berge, avance lentement,  
Précédé de la croix, dont le rayonnement  
S'irradie et s'étend, doux comme une caresse,  
Sur ce panorama de sérène tristesse.

Nous arrivons, enfin. On met bas l'aviron ;  
On hâle les canots près de l'aile du pont ;  
Et sur la grève humide on dépose les bières  
Que le prêtre bénit. On chante des prières ;  
Et le clergé prend marche, au son contrit du glas,  
Suivi des deux cercueils supportés par vingt bras.

Quand, un quart d'heure après, je quittais le village,  
La brise qui passait à travers le feuillage,  
Au ciel, comme un encens, emportait les accords  
Plaintifs et suppliants de la Messe des Morts.

Ils dorment, maintenant, sous leur croix solitaire,  
Dans le repos serein de leur étroit cachot.  
Leurs cœurs avaient eu froid, en passant sur la terre :  
Au ciel ils auront chaud.

Sainte-Hénéline, Nov. 1884,

ALFRED MORISSET.

## CHRONIQUE.

Les femmes passent volontiers pour avoir des subtilités de langage et de pensée toutes particulières. En matière d'amour, spécialement, elles ont des façons à elles d'arranger les choses qui sont fort plaisantes. Nous excellons, paraît-il, à nous brouiller à demi et à être fidèles au trois quarts. Parfois, une scène à tout casser que nous faisons, est le prélude d'un raccommodement où se retrempe l'amour ; les traits les plus noirs, nous les présentons comme des coquetteries un peu vives, faites pour réveiller le mari ou l'amoureux qui s'endormait dans une quiétude trop sereine. Mais nos subtilités, nos paradoxes, nos équivoques me paraissent être peu de choses à côté de ceux de la diplomatie. Voilà, par exemple, que les Chinois tuent les soldats français au Tonkin, et, en revanche, les Français bombardent leurs villes et brûlent leurs arsenaux. La France est donc en guerre avec le Céleste-Empire ? Pas le moins du monde, disent nos diplomates. Ils assurent simplement l'exécution d'un traité de paix. O malin esprit féminin, si audacieux et si rusé, tu n'aurais pas trouvé cela !

Au commencement du règne de Louis-Philippe, on disait volontiers qu'on était partisan ou ennemi de "l'ordre de choses." L'ordre de choses, c'était une royauté qui n'en était pas une et une République qui avait un roi. La France possède aujourd'hui un "ordre de choses," une guerre qui n'est pas la guerre et une paix qui s'affirme à coups de canon. Eh bien ! nous femmes, qu'on accuse de n'avoir pas trop de franchise, nous aimerions bien qu'on nous dit tout simplement que nous sommes en guerre. Quoi qu'en prétendent les poètes, la guerre n'est pas détestée des femmes, même des mères. Si nombre de celles-ci ont versé des pleurs devant le bronze des héros, combien de douces larmes de joie et de triomphe la guerre a fait aussi couler des yeux féminins ! Être la mère, la femme, l'amante d'un vainqueur, qu'elle gloire, quel orgueil ! N'est-ce pas l'éternelle histoire de nos cœurs d'essayer d'arrêter les hommes dans l'accomplissement d'un devoir périlleux et de les mépriser s'ils nous écoutaient ?

\*\*\*

Nous aimons par dessus tout, chez les hommes l'énergie, la virilité, celle de l'âme plus encore que celle du corps, et les défaillances du courage restent impardonnés par nous. Je ne sais rien de plus juste, au point de vue féminin, que cette adorable histoire de Charles de Bernard, qui s'appelle *la peau du lion*. Il s'agit d'un homme plein de mérites, et qui, par un raffinement rare de délicatesse, se résigne à passer pour poltron aux yeux de sa fiancée, dans une circonstance où la bravoure eût été périlleuse pour elle. La jeune femme ne veut être aimée par le prétendu lâche ; et, cependant, son cœur, qui ne se trompe pas, ne peut se détacher de

ce poltron qui est, en réalité, un héros et le montre bien dans la suite. Et il faut qu'il soit vraiment un héros pour que rien ne reste du désespoir et de l'humiliation de la femme qui l'a trouvé manquant de cœur ! Comme nous sommes plus intrépidés que courageuses, si le vrai courage consiste à envisager les périls et à ne les mépriser que quand on les juge nécessaires. En cela, dit Fantenelle, le vrai courage est tout à l'opposé de la témérité, qui n'examine rien. Cette témérité est assez notre cas. Nous sommes braves en obéissant à nos nerfs : les hommes le sont en les domptant.

\* \*

Est-ce que ce sont les romanciers qui peuvent former ou diriger le cœur de la femme, le cœur des jeunes filles. Ils ont fait l'amour-institut, toujours le même et effroyablement monotone dans sa grâce, nous avons fait l'amour civilisé, avec ses folies, ses variétés, sa science, ses ridicules, ses dangers, ses crimes et ses héroïsmes. C'est toujours la même chose. Tandis que nos amours, depuis que le dernier païen a disparu et que Pan est bien mort, sont devenues de plus en plus compliquées. Les trois quarts de la littérature roulent sur les sentiments, les passions, les sensations de l'amour, et il semblerait que l'humanité, se sentant vieillir, ait je ne sais quel besoin plus grand d'aimer, que connaissent les malades qui vont mourir.

Remarquez-vous qu'à mesure que la liberté du langage et des mœurs devient de plus en plus grande, les vices qui naissent de la curiosité sont plus puissants et tiennent une place plus importante dans la littérature ? Jusqu'au dix-huitième siècle, le théâtre et le roman, sans remonter plus haut, racontent des meurtres et se délectent bien un peu des légèretés des femmes mariées, mais parlent d'un ton uniforme des jeunes filles, ton plein de respect et d'illusion. Comme chez les Grecs, il n'y a qu'un type de jeune fille, amoureuse parfois, mais toujours innocente ou vertueuse. Depuis deux siècles, en revanche, la grande contradiction féminine, c'est chez la jeune fille qu'on la trouve. Notre littérature contemporaine le sait bien. Elle hésite cependant, tant le sujet est délicat : elle tourne autour, n'osant l'aborder de face. Mais elle y vient peu à peu, poussée par la force de l'observation. Les grandes audaces, les roueries les plus perfides, ne sont plus le fait de la femme de trente ans, chantée par les romanciers de jadis, mais des jeunes filles, comme on en voit de nos jours, qui sont un mélange de timidité et d'audace, de réserve et de légèreté.

Ce n'est pas sans de graves inquiétudes qu'on doit voir les contradictions féminines entrer dans le cœur de tant de jeunes filles. Ah ! ces lectures leur tournent la tête et leur dessèchent l'âme. L'exaltation que produit la lecture des romans fait perdre le goût du beau, le sens du bien et l'idée du réel. Et c'est ainsi que les jeunes filles arrivent à la vie avec un idéal gâté, même parfois sans idéal, tant le cœur est devenu un fruit sec.

MAUD.

## DÉCENCE DANS LA TOILETTE.

Si vous voulez vous faire détester par toutes les femmes, vous êtes sûre d'y parvenir, madame, en affectant une toilette plus riche, et plus recherchée que la leur. Peut-être serait-il possible qu'on vous pardonnât d'être la plus jolie, mais à coup sûr, elles ne vous pardonneraient pas d'être la mieux mise.

Si vous voulez vous faire une réputation équivoque, affectez une toilette pleine de coquetterie, une sorte d'élégance gracieuse.

Si vous voulez vous faire une très mauvaise ré-

putation, portez des bijoux de grands prix, et des étoffes précieuses, dont le prix n'est pas en rapport avec la médiocrité de votre fortune.

Si vous voulez vous faire une réputation d'esprit pauvre et étroit, attachez à la toilette la plus grande des importances, et faites en votre principale occupation.

Si vous voulez vous faire une réputation de prudence de tartufe de la vertu, d'hypocrite en un mot, créez une mode exprès pour vous ; robe montante, sans garnitures, d'une couleur sombre : éloignez de votre toilette les plumes, les dentelles, les rubans et les bijoux (surtout en cuivre).

On dit que l'habit ne fait pas la religieuse, et cependant nous ne jugeons guère que par l'habit, car c'est le côté faible des femmes et c'est toujours par là qu'on peut voir percer le bout de l'oreille.

Pauvres jeunes gens qui débutez dans le monde vous vous imaginez, dans la naïveté de votre amour-propre, que les femmes aiment la toilette parce que c'est un moyen de vous plaire ! Vous êtes bien loin de votre compte, et vous prenez l'effet pour la cause. Ecoutez une des grandes célébrités d'Allemagne, Goëthe, il vous dira :

“ Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres.”

Le goût de la toilette, quand il dépasse certaines bornes, est un fatal présent que la nature a fait aux femmes. S'il ne les perd pas tout à fait il les couvre au moins d'un vernis de ridicule qui trop souvent, rejaillit jusque sur celles qui le méritent le moins.

Un homme de beaucoup d'esprit, Alphonse Karr, va vous en fournir la preuve, si vous lisez le *Musée des Familles*.

“ Remarquez, dit-il, que dans la vie des femmes, tout a pour résultat un changement de robe ; tout se termine par une robe ; toute circonstance de la vie féminine est marquée par une robe ; c'est la robe qui est le point important. On se marie : une robe ! Il vient un moment où l'amour, la préoccupation d'une vie nouvelle, l'abandon des parents, tout cela disparaît devant le soin de la toilette de la mariée.

“ On perd une parente la douleur est violente, mais elle ne tarde pas à s'arrêter ; il faut s'occuper de son deuil. Que porte-t-on ? qu'elle est la manière la plus à la mode de témoigner sa douleur ? Il faut aller chez le marchand, chez la modiste, chez la couturière, et on se trouve livré à telles préoccupations qu'on a oublié sa douleur, à moins, toutefois, que la robe n'aille pas bien, ou que le chapeau ne soit trop ou pas assez évasé.

Si tout est réussi, si la robe est d'une étoffe nouvelle, si le chapeau sied bien, on ressent un bien-être involontaire, on triomphe, on est... heureuse. Toute amie, toute parente, sert de prétexte à quelques robes.

— On va au bal chez celui-ci : robe : à la campagne chez celui-là : robe : — on est marraine d'un de ses enfants — robe, — on l'enterre ; robe, robe, et toujours robe ! ”

Et comment pourriez-vous croire qu'il en fût autrement, quand vous voyez la manière dont les parents élèvent leurs enfants. A peine une petite fille commence-t-elle à marcher qu'on lui dit : “ Si tu es bien sage, on te mettra ta belle robe. — Si tu apprends bien on te donnera un beau tablier. ” Puis, à mesure qu'elle grandit : “ Sois aimable, et tu auras un beau chapeau, une belle parure, etc., etc.

Viennent ensuite les amis qui s'extasient devant sa toilette :

“ Comme elle est charmante avec cette belle robe ! comme ce chapeau est de bon goût et la fait gentille ! ”

Et mille pauvretés pareilles qui se gravent profondément dans les habitudes de l'enfant, enflent sa vanité et l'impressionnent en corrompant son esprit. On le sait, les premières impressions ne s'effacent jamais et les habitudes, les préjugés de notre

enfance constituent absolument notre nature morale. La cire molle de l'enfance se pétrir avec la même facilité pour mouler le bien ou le mal, le vice ou vertu. Mais avec l'âge, cette cire si ductile devient plus dure que l'acier sur lequel le meilleur burin ne peut mordre.

DELTA.

## UNE VILLE DE JOLIES FILLES.

Il m'est tombé sous les yeux un article du *Sun* de New-York, qui m'a fait beaucoup de plaisir, quoiqu'il ne m'apprenît rien de nouveau, étant québécois. Cet article était intitulé : “ Une ville de jolies filles. ” Je ne puis mieux faire que de vous donner l'article en entier en le traduisant.

Une ville de jolies filles. Comment les côtes et l'air pur contribuent à la beauté des québécoises.

“ Il n'y a pas de filles qui soient laides à Québec, ” disait un Canadien à un visiteur de la vieille ville du Canada. Souvent, assis à ma fenêtre, j'ai cherché à en découvrir une parmi la foule, et n'ai pu voir une québécoise que l'on eût pu dire être laide. Je ne dis pas qu'elles sont toutes remarquablement jolies, mais il y a un je ne sais quoi, dans l'air pur et fortifiant, et peut-être aussi dans les environs de notre majestueuse et rocailleuse ville, qui leur donnent des yeux étincelants, de brillantes couleurs et un pas élastique.

Montréal est rempli de jolies filles, mais Québec lui est supérieur sur ce point. Avez-vous remarqué avec quelle aisance nos québécoises montent une côte dans la ville ? Quand elles en montent une qui paraît avoir un angle de 30° elles n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Elles ne s'arrêtent pas pour prendre haleine, elles ne trébuchent pas d'un côté du trottoir à l'autre ; elles montent aussi aisément et aussi gracieusement que si elles marchaient dans un salon. Vous ne pourriez pas en faire autant et leur tenir tête à moins d'être québécois.

Elles vous fatigueraient avant d'être à mi-chemin entre l'escalier dit casse-cou dans la Côte de la Montagne et la Terrasse Durham. L'exercice qu'elles prennent est le secret de leur beauté.

Par un beau soir, la Terrasse, cette magnifique promenade qui s'étend un quart de mille à l'ombre du Cap-Diamant, est couvertes de jolies filles qui s'y promènent en couples ou en groupes, conversant, riant, et peut-être aussi quelquefois, faisant les beaux yeux à quelqu'un. Vous n'y voyez pas de mal ? Non. Eh bien ! voyez quelle place d'amusement c'est. Deux cents pieds au-dessus du Saint-Laurent et présentant une des plus belles vues que l'on puisse trouver dans le monde, comme tous l'admettent, et qui s'étend de la Pointe-Lévis jusqu'au Cap-Tourmente et des Chutes Montmorency jusqu'au loin dans les Laurentides. Vous ne nous blâmez pas, vous québécois, d'en être fiers. Et c'est là que les québécoises respirent l'air pur qui met des roses sur leurs joues et du feu dans leurs yeux. Oui ces côtes et beaucoup d'air pur, et peut-être aussi l'influence subtile d'un paysage fameux par tout l'univers, tels sont les secrets de la beauté de nos charmantes québécoises.

QUÉBÉCOIS.

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles :

— Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.

## AMOUR PUR.

## I.—DE LUI.

J'ai reçu votre lettre avec attendrissement. Que vous étiez charmante hier au milieu de vos invités ! vous voulez bien, n'est-ce pas, cher ange, que je vous dise cela ?

Avez-vous remarqué que mes yeux ne vous quittaient pas, et même lorsque je paraissais occupé ailleurs, je n'étais occupé que de vous. Il me semble que vos yeux, vos chers beaux yeux, si doux et si chers, me cherchaient aussi quelquefois, que j'étais heureux alors, que je suis fier, lorsque j'ose espérer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent ! Vous voulez bien que je croie cela ? Que ces instants passés près de vous, à vous entendre, à vous regarder, à vous dévorer des yeux, ont été courts et délicieux. Je ne vis plus que pendant les moments que je vous vois, cher ange, il est si triste d'être seul et je vous aime tant ; je baise un million de fois vos petites mains. Ah si j'osais baiser la poussière que font vos petits pieds !

A vous.

Je vous verrai demain, n'est-ce pas ?

## II.—DE LUI.

Vous ne regrettez pas de m'avoir laissé tenir hier votre petite main dans la mienne, vous avez senti le bonheur que vous me donniez, c'est que, cher ange, je vous aime comme je n'ai jamais aimé, et vous ferez de moi ce que vous voudrez. Vous avez exigé de moi une promesse d'obéissance. Non, je ne dois pas dire que vous avez exigé ; vous êtes mille fois trop douce pour cela, chère âme, et il suffit d'un désir à peine exprimé de votre part pour que je veuille m'y soumettre. Etre votre esclave et votre serviteur, c'est un rôle bien doux et que je voudrais bien remplir. C'est alors (si vous voulez me prendre pour votre esclave) que vous verrez comme je sais obéir ! il vous suffira d'abaisser vos paupières et votre volonté sera faite ! Ah croyez-le, croyez-le, je vous le disais hier en tenant cette chère main si douce dans la mienne : ce que je ressens pour vous, c'est l'amour qu'on ne ressent qu'une fois ! Il durera aussi longtemps que moi, j'en suis certain ! Vous remplissez tout mon cœur, toute ma pensée, toute ma vie. N'aurais-je pas quelques lignes de vous ?

## III.—D'ELLE.

Quelques lignes de moi pourquoi ? vous voulez que je vous dise que je crois à votre affection ; eh bien ! soyez content, j'y crois. A revoir.

## IV.—DE LUI.

Savez-vous bien que ces quelques lignes de votre main adorée m'ont rendu fou de joie ! J'aurais voulu les lire à genoux, je les ai baisées mille et mille fois avec fureur, avec emportement ! Chère âme aimée, vous me croyez ! ah ! que cela me donne de l'orgueil ! Vous croyez que je vous aime ! Mais savez-vous comment je vous aime ? Non, vous ne le savez pas, vous ne vous imaginez pas à quel point je vous adore ! Ce que vous êtes pour moi ! Oui, je vous ai élevé un piédestal dans mon cœur, et ma vie commence du jour où je vous ai connue ! Tout est bonheur maintenant puisque vous êtes là, et que j'ai le droit de me dire que vous pensez quelquefois à moi ! Ah si j'osais vous dire tout ce qui remplit mon cœur ! Mais vous ne le pouvez pas, aussi je me tais, j'obéis et j'adore.

## V.—DE LUI.

Que vous êtes adorable et adorée ! Que j'ai été

heureux, hier, de cette journée passée auprès de vous ! Vous ne regrettez pas, n'est-ce pas, cher ange, de m'avoir accordé ces quelques heures ? Tout était pour nous, ce temps charmant, ce jardin, ce grand parc solitaire ; comprenez-vous bien quel était mon bonheur (et cependant en même temps je souffrais, mais vous ne voulez pas que je vous le dise), lorsque je sentais votre bras sur le mien, que je vous tenais ainsi tout près de moi, que j'entendais battre votre cœur... Vous étiez si jolie ! Jamais je ne vous ai vu si belle ! Et j'étais seul à vous voir, et c'est pour moi que vous étiez belle ! Ai-je été assez sage, assez docile, assez obéissant ! Vous commencez à avoir confiance en moi, vous avez compris que jamais on ne vous aimera comme je vous aime. Nous irons bientôt encore, n'est-ce pas, passer une journée à la campagne ? Avez-vous remarqué la mine d'envie du vieux bonhomme qui a fait route avec nous ; il devinait que nous nous aimions, que nous étions heureux ; êtes-vous heureuse d'être aimée comme vous êtes aimée ?

## VI.—D'ELLE.

Cette journée me sera aussi un cher souvenir ; il me semble que jamais nos cœurs ne se sont si bien compris. Vous étiez bon, vous étiez tel que je vous souhaite, tel que je vous désire, l'unique, l'incomparable ami de mon cœur. Vous voyez bien que l'on peut être heureux autrement que vous ne le croyez. Ces heures que nous avons passées ensemble, libres et seuls, n'ont-elles pas été bonnes, et cependant vous avez été tel que je le veux. Je connais votre cœur mieux que vous ne le connaissez vous-même, je le sais tendre et généreux, et c'est pour cela que je suis bien heureuse de le posséder. A bientôt, à demain, cher ami de mon cœur.

## VII.—DE LUI.

Eh bien, mon cher ange, vous n'êtes pas fâchée d'avoir été si bonne, vous avez vu comme je suis respectueux de ma parole, que je ne veux rien de vous, que je préfère tout à vous déplaire, et que si j'ose espérer qu'un jour vous aurez pitié de mon amour, je veux que ce soit librement, sans regret, sans arrière-pensée. Vous ne vous imaginerez jamais à quel point mon cœur me devient cher, maintenant que vous l'avez vu ; depuis hier, je n'ai pas laissé dérangé un fauteuil, pas enlever un grain de poussière, je veux vous retrouver, je vous retrouve ; c'est là que vous étiez assise, là que j'étais à vos pieds, à ces petits pieds que j'adore. Jamais vous n'avez été si bonne, si douce, jamais je ne vous ai tant aimée. J'ai serré le coussin de soie sur lequel vous avez appuyé un instant votre tête, j'en suis jaloux comme je suis jaloux de vous. J'ai retrouvé hier soir, la moitié de ce biscuit dans lequel vous avez mordu, je l'ai saisi, j'ai retrouvé la trace de vos dents, j'y ai enfoncé les miennes ! Ne vous moquez pas de moi, tout cela est fou, mais l'amour est fou, il est bête, sans cela ce n'est plus l'amour. Si j'osais, je vous dirais que vous êtes trop raisonnable, on ne raisonne pas si bien quand on aime. Que fait alors le reste, on s'aime, on est tout l'un à l'autre, et le reste est moins que rien !

Vous commencez à le comprendre ; tu le comprends, n'est-ce pas, mon amour ?

## VIII.—DE LUI.

Comment, vous doutez encore de moi ? Mais que faut-il donc pour vous convaincre que vous êtes aimée, comme jamais femme ne l'a été. Vous avez le courage de m'écrire que je ne vous aimerai pas toujours ainsi. Mais, mon amour, c'est moi ; j'ai profané ce mot autrefois, je l'avoue, je le reconnais ; je le reconnais, mais je ne vous reconnaissais pas, cher ange, je ne connaissais pas la seule femme qui

soit digne d'être adorée comme je vous adore. Ecoute donc ton cœur, ma bien-aimée, écoute-le et crois qu'il ne trompe pas s'il t'assure que je suis à toi comme jamais esclave n'a été à son maître !

Pardonnez-moi, mais je vous aime tant, je t'aime, tu viendras demain, dis que tu viendras ?...

(La fin au prochain numéro).

## LA MIGNONNETTE.

Qu'il est beau de voir un grand mérite associé à une simplicité de bon goût ! Cela n'est pas sans exemple parmi nous, et si nous connaissons des sots orgueilleux, nous devons connaître aussi quelques savants modestes.

Cet exemple est donné par le *réséda*, jolie plante si recherchée des jeunes amantes et quelquefois des jeunes amants pour son parfum et principalement pour son emblème que vous connaissez tous ; c'est : "Plus je vous vois, plus je vous aime."

Cette plante est un parfait modèle de simplicité, de modestie, d'humilité, de douceur et de toutes ces qualités aimables qui séduisent sans effort et pour ainsi dire sans se montrer.

Si cette petite fleur, dédaignant en quelque sorte son feuillage, avait la sottise de s'en séparer pour s'élever bien haut au bout d'une tige, j'ose dire qu'elle ne serait pas estimée et courisée comme elle l'est. On aime cette élévation dans le rosier parce qu'un théâtre distingué convient à ses belles et larges fleurs ; mais on rirait du *réséda*, s'il affichait une prétention pareille. Voyez, sa famille est commune et sa hauteur est celle d'une petite touffe étalée ; on dirait qu'il vent se faire mousse ou gazon, tant il s'élève peu au-dessus de la terre. On l'appelle la fleur du pauvre parce qu'il fait son chemin où on le place.

Qu'on le mette à tapisser le pied d'un arbuste, il pousse merveilleusement ; qu'on le sème auprès d'un vieux mur, ou dans un coin isolé, il s'accommode volontiers de cet isolement.

Ses qualités aimables, c'est que, semé dans un pot et installé sur le bord de la fenêtre, il paye cette généreuse hospitalité par sa végétation luxuriante, et bientôt le pot disparaît sous l'abondance de son feuillage et de ses fleurs. Trop chétive pour se montrer seule, elle s'unit à ses sœurs et toutes ensemble se resserrent l'une contre l'autre pour former une petite grappe qui a tant d'attraits, non pas par sa couleur, mais par son odeur. Sa fleur est verdâtre, un peu jaunâtre et légèrement pointillée de rouge.

Que tout cela est pâle ! que tout cela est simple, modeste et exempt d'étalage ! et pourquoi donc cependant cette humble fleur est-elle si recherchée ? Pourquoi riches et pauvres ne peuvent-ils s'en passer ? Ah, c'est que du sein de son indigence, il exhale un parfum qui embaume, une odeur dont l'orgueilleux dahlia est jaloux et que la rose elle-même ne dédaigne pas d'associer à la sienne dans le bouquet qu'on se propose d'offrir à son amant, etc. Prenez-le, ce bouquet, et aspirez son parfum ; vous le trouverez exquis ; mais parmi les diverses odeurs qui s'en échappent, il en est une dont vous ne devinez pas l'origine, malgré vos efforts pour la découvrir. Cela se conçoit ; — le *réséda* — car c'est lui que vous sentez... fait dans le bouquet la même figure qu'au jardin... il s'efface, il s'humilie, il se tient blotti derrière les fleurs de parade et son parfum seul révèle sa présence. De même, il n'y a que le mérite qui révèle la valeur.

FÉLIX.

## L'AGE ET L'INSTRUCTION

"Plus une nation est riche," a dit Carlyle, "plus elle se développe lentement et difficilement."

Deux jeunes gens étaient compagnons de classe dans une école à Edimbourg; John, toujours prêt, précis, brillant; Walter, toujours lent, confus et timide. Par la suite, John devint le Sheriff John, de Hunter square, et Walter devint Sir Walter Scott, connu et admiré de tout l'univers civilisé. Le légume qui croît le plus vite est le chou. Cet illustre Walter, si lent à se développer, avait 34 ans lorsqu'il écrivit "Waverley," et 43, lorsqu'après l'avoir recommencé, il le fit imprimer. Presque tous ses romans, qui lui ont acquis une si grande célébrité, furent composés après qu'il eut atteint sa 46e année. Il écrivit "Heart of Mid Lothian," à 47 ans; "Bride of Lamermoor," "Legend of Montrose" et "Ivanhoe," à 48 ans; "Pirate" et "Peveveril of the Peak," à 50 ans; et "Chronicles of the Canongate," à 57 ans.

Carlyle avait 42 ans, lorsqu'il publia "La Révolution Française," le premier ouvrage qu'il signa de son nom. La publication de cet ouvrage fut, il est vrai, retardée parce que le manuscrit de l'un des volumes avait été brûlé par la négligence de madame Taylor, à qui il avait été prêté par John Stuart Mills; mais sans cet accident Carlyle aurait toujours dépassé 40 ans avant que son ouvrage eût paru. Quand "Cromwell" fut publié il avait 50 ans; à 63 il publia les deux premiers volumes de "Frédéric-le-Grand," à 67 ans il en publia deux autres volumes; et à 69 ans il publia les deux derniers volumes.

Swift avait 59 ans lorsqu'il publia "Les voyages de Gulliver," et il n'a pas dû commencer à y travailler avant sa 57e année.

Tennyson avait 50 ans, lorsque parurent ses premières idylles: "Ewid," "Elaine," "Vivien," et "Guinevere," et il avait à peu près 62 ans lorsqu'il compléta la série par "Gareth" et "Lynette."

Macaulay avait 48 ans, lorsqu'il fit paraître le premier et le second volume de son "Histoire d'Angleterre," et 55 ans lorsque parurent le troisième et le quatrième volume. Quelques bons que soient les écrits de sa jeunesse, ils ne sauraient être comparés aux œuvres de son âge mûr.

John Stuart Mill avait 53 ans quand parut son essai sur "La Liberté;" et 56 ans quand il fit celui de "L'Utilitarisme."

Milton avait certainement plus de 54 ans quand il commença à composer son "Paradis perdu." Il avait 59 ans lorsqu'il le vendit à Simmons, le libraire.

George Eliot fit "Middlemarch," entre 46 et 51 ans, et plus tard "Daniel Deronda."

Bacon avait 59 ans au moins, lorsqu'il publia son grand ouvrage "Novum Organum."

Cooper avait plus de 50 ans quand il écrivit "John Gilpin" et "The Task."

Defoe avait 58 lorsqu'il publia "Robinson Crusoe."

Darwin publia son "Origine des espèces," à 50 ans; et sa "Généalogie de l'homme," à 62 ans.

Grote écrivit la plus grande partie de son "Histoire de la Grèce," entre 52 et 62 ans. Il en fut de même d'Hallam pour son "Introduction à l'histoire de la littérature en Europe."

Les deux ouvrages qui ont fait survivre la mémoire de Thomas Hood, "Le Pont des soupirs" et la "Chanson de la Chemise," furent composés à l'âge de 46 ans et sur un lit de douleurs dont il ne se releva jamais.

Longfellow nous a donné "Hiawatha," à 48 ans; "Sales of a Wayside Sun," à 56 ans; et depuis lors il a été aussi fécond que bien inspiré. Qu'il nous suffise de mentionner sa traduction de la "Divine Comédie" du Dante; et son poème exquis "Marituri Salutarnus."

"The Autocrat at the breakfast table," fut publié par Wendell Holmes, à 48 ans, et "Songs in many keys," à 55 ans.

Washington Irving compléta les "Sales of the Alhambra," à 49 ans; il publia "Mahomet," à 67 ans, et la "Vie de George Washington," plus tard encore.

Prescott avait probablement de 41 à 47 ans, lorsqu'il écrivit la "Conquête du Mexique," et de 47 à 51 ans lorsqu'il publia la "Conquête du Pérou."

Mortey compléta son "History of the United Westherlands," à 53 ans; puis il commença l'histoire de "John Barneveld," qu'il publia 60 ans.

Les Français ont produit nombre d'ouvrages remarquables après le midi de la vie.

Laplace fit des travaux extraordinaires dans les mathématiques, après qu'il eût passé sa 70e année et Victor Hugo publia, à 50 ans, "Napoléon le Petit;" à 51 ans; "Les Misérables," à 57 ans; "Les travailleurs de la Mer," à 64 ans; "L'homme qui rit," à 67 ans; "L'année terrible," à 70 ans.

Le grand physicien et mathématicien, Ampère, commença vers l'âge de 45 ans, à étudier les phénomènes de l'électro-magnétisme; et c'est de 51 à 53 ans qu'il publia ses "Observations," ouvrage dont on a dit qu'il était "remarquable par la profondeur des pensées et une sagacité philosophique extraordinaire."

Racine avait 50 ans lorsqu'il écrivit son drame "d'Esther," et 52 ans lorsqu'il fit celui "d'Athalie," la plus belle production de son génie et un chef-d'œuvre d'éloquence dramatique.

Thiers avait 65 ans lorsqu'il termina son "Histoire du Consulat et de l'Empire;" et Chateaubriand avait 63 ans lorsqu'il publia ses "Etudes."

Cervantes dépassait la 58e année lorsqu'il publia la première partie de "Don Quichotte," et il avait 68 ans lorsqu'il fit paraître la seconde partie. Lui et Shakespeare moururent le même jour.

Cicéron composa la plupart de ses traits philosophiques de 58 à 62 ans.

Galilée publia son "Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde," à 68 ans; le "Dialogue sur le mouvement local," à 74, âge auquel il découvrit la pondération des mouvements diurnes de la lune.

B. C.

## L'HOTE DE LA NOCE.

[SUITE ET FIN.]

La veille de ce jour, au soir, Mads, fidèle à son pacte avec Nis, se rendit au cimetière. Il s'assit au même endroit où, trois ans auparavant, il s'était assis à côté de son ami. En se rappelant la scène qui se passa alors, et dont il revoyait le lugubre théâtre, la joie qu'il éprouvait d'avoir atteint son but se mêla d'un sentiment de mélancolique tristesse. Il resta quelque temps à réfléchir à la destinée inconnue du malheureux absent, et à l'avertissement mystérieux qu'il avait reçu en songe; puis il dit à demi-voix:

"Fidèle à ma promesse, cher Nis, je suis venu ici pour t'annoncer, quel que soit le lieu du monde où tu te trouves maintenant, que j'ai rempli exactement toutes les conditions du pacte conclu jadis entre nous à cette même place. Trois ans j'ai été absent du pays: et comme tu n'étais pas revenu, que tu ne revenais pas et que tu ne nous donnais aucune nouvelle de toi, j'ai demandé et obtenu la main d'Ellen; et demain doit être célébrée l'union qui me rendra le plus heureux des hommes. Plaise à Dieu que mes paroles soient entendues de toi; et si tu ne peux assister en personne à nos noces, auxquelles je viens formellement t'inviter, sois-y du moins présent en esprit."

Quand il eut parlé ainsi, Mads sentit se passer en lui et hors de lui quelque chose d'étrange et de solennel. Il lui sembla entendre dans le murmure des arbres comme des voix d'esprits, et voir les fleurs des tombeaux s'incliner d'elles-mêmes pour le saluer. Un petit oiseau, posé sur une branche non loin de lui, modula ses doux accords, puis ouvrit les ailes, tourna plusieurs fois autour de sa tête, et d'un vigoureux essor, franchissant les plus hautes cimes, disparut dans l'immensité du ciel. Mads quitta le cimetière en proie à la même émotion religieuse que l'homme pieux et craignant Dieu, lorsqu'il sort de l'église où il vient de communier.

Le lendemain eut lieu la noce. Une grande foule se pressait devant l'église pour voir passer le cortège. C'étaient tous les gens connus, tous excepté un seul qui se tenait près de la porte et était habillé en voyageur. Il avait sous son chapeau un long mouchoir qui lui enveloppait la tête, en sorte que, sauf les yeux et le front, on ne pouvait rien voir de son visage. Personne ne savait quel était cet étranger, et personne ne s'en inquiétait. Au moment où le jeune couple passa devant lui pour entrer dans l'église, il éleva les mains à la façon du prêtre quand il donne sa bénédiction; il fit le même signe à sa sortie; puis il disparut sans que nul pût dire où il était allé.

La maison des mariés était splendidement décorée; et les nombreux invités étaient, joyeux, leurs beaux habits dans les petites chambres disposées pour la circonstance. Les noces furent célébrées suivant l'usage ordinaire; les tables pliaient sous le poids des plats et des pots; et, après que les convives y eurent fait largement honneur, tout le monde se transporta chez un voisin qui avait offert sa grande salle pour la danse. On s'y divertit jusqu'à la nuit. Alors survint un messenger de la maison du marié, annonçant que la table y était servie de nouveau et que c'était là le festin de noce proprement dit. Mads avait vu cette coutume en vigueur chez les nations qu'il avait visitées; la trouvant bonne, il s'était promis de l'établir à l'occasion de son mariage dans son propre pays.

Quand tous eurent pris place, le sommelier s'approcha du marié et lui dit qu'un étranger se trouvait dans la maison, demandant à entrer, attendu qu'il était une de ses anciennes connaissances. Cet étranger ne voulait dire son nom qu'à lui-même, et, au moment de son départ seulement, il désirait en outre être placé à table vis-à-vis des mariés. Le sommelier ajouta qu'il était le matin à la porte de l'église, où il les avait bénis à leur passage; puis qu'on l'avait perdu de vue.

Un pressentiment mêlé de joie et d'effroi s'empara de Mads; il dit vivement au sommelier d'introduire l'inconnu et de lui donner la place qu'il désirait.

L'inconnu entra; et après avoir adressé un court compliment aux deux époux, mais sans leur tendre la main comme c'était l'usage, il se mit à table. Tous les convives fixèrent les yeux sur cet hôte singulier, qui avait demandé si hardiment la place d'honneur et qui ne voulait se faire connaître qu'au marié. Il paraissait jeune; mais un mouchoir de soie bleue, dont sa tête était enveloppée et qui lui cachait le nez et la bouche, empêchait de distinguer ses traits.

Ellen n'était pas moins anxieuse que les autres; elle saisit la main de son mari et le questionna: Mads lui répondit que, d'après ses conjectures, cet étranger était peut-être un de ses anciens compagnons de mer qui, se trouvant alors en voyage, s'était avancé par hasard jusqu'à Kirkeby. "Probablement, ajouta-t-il, qu'il souffre du scorbut. Les longues traversées engendrent souvent cette maladie, et sans doute qu'il vient de loin."

Après cette explication, Mads se tourna du côté de l'étranger.

—“Vous venez de la mer, n'est-il pas vraie ? lui dit-il.

—Oui, je viens de la mer.

—Et vous avez beaucoup souffert ?

—Beaucoup.

—Peut-être avez-vous fait naufrage ?

—J'ai fait naufrage et j'ai tout perdu.”

Une exclamation de pitié s'échappa des lèvres des convives ; on ne se demanda plus alors pourquoi l'étranger se montrait si morne et si abattu. Mais qui était-il ? Cette question, à laquelle nul ne pouvait répondre, désespérait tous les curieux.

Le sommelier lui servit à manger et à boire ; mais il fit de la tête et de la main un signe de refus et ne toucha à rien. Les autres convives, qui n'avaient aucune raison de suivre son exemple, fêtaient au contraire à l'envi les plats et les pots. Ainsi l'on cessa de se préoccuper du mystérieux étranger, et les cœurs qui s'étaient involontairement serrés à son arrivée se dilatèrent de nouveau : on rit, on plaisanta et l'on porta la santé des nouveaux époux au milieu des acclamations les plus bruyantes. L'étranger se leva comme les autres, trinqua avec le marié et avec la mariée, puis il remit son verre sur la table sans y goûter, mais en faisant connaître, par les gestes les plus expressifs, qu'il s'unissait aux vœux que l'on avait formés pour leur longue vie et leur bonheur.

Mads tanta une seconde fois d'engager un entretien avec lui, afin d'arriver de cette manière à savoir qui il était ; mais ses réponses laconiques ne laissaient aucune prise ; et, quoi qu'il fit, il ne put jamais s'assurer si l'hôte extraordinaire qu'il avait reçu à sa table était un de ses anciens compagnons de mer, ou un de ses camarades de jeunesse. Remarquant qu'il regardait les parents de Nis avec une expression particulière, la pensée lui vint que son ami était peut-être de retour, et qu'il avait voulu assister à sa noce sans être reconnu, de peur d'en troubler la joie par un éclat qu'il lui eût été difficile de contenir ; mais cette supposition n'était pas mieux fondée que les précédentes.

Vers minuit la société quitta la table. Alors l'inconnu s'approcha de Mads, et lui murmura à l'oreille :

Maintenant le cuisinier blanc chante ;  
Maintenant les morts se mettent en branle ;  
Maintenant je dois aussi m'en aller !

—“Non, certainement, répondit Mads ; il n'est permis à aucun des invités de faire coucher la mariée de si bonne heure. Restez encore, et laissez les morts tranquilles ; ce qu'ils font ne regarde pas les vivants.”

L'inconnu ne répliqua rien et se retira. Mais, un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il reparut auprès de Mads, et lui murmura de nouveau à l'oreille :

Maintenant le cuisinier rouge chante ;  
Maintenant les morts se précipitent !  
Maintenant je dois aussi m'en aller !

—“Non, restez encore un peu !” répéta Mads vivement frappé de cette nouvelle évocation de ceux qui ne sont plus.

L'inconnu le quitta encore ; et Mads se livra à de profondes réflexions sur sa manière d'être et sur ses paroles, sans néanmoins se fixer à rien de précis. L'inconnu l'aborda une troisième fois, et lui dit :

Maintenant le cuisinier noir chante ;  
Maintenant les portes du ciel vont se fermer.  
Maintenant, je m'en vais !

Et il se dirigea du côté de la porte, où il se retourna et fixa un long regard sur Ellen et sur les parents de Nis, qui causaient avec animation à l'extrémité opposée de la chambre. Comme s'ils eussent été appelés par leur nom, ils interrompirent brusquement leur entretien, et levèrent les yeux

vers la porte. L'inconnu les salua d'une triple inclination de tête, fit sur eux le signe de la croix et sortit. Mads se hâta de le suivre.

C'était par une belle nuit d'hiver ; une demi-obscurité s'étendait sur les objets, sans les rendre invisibles. L'inconnu s'achemina d'un pas ferme vers l'église, sans s'inquiéter des cris de Mads qui le priait de l'attendre. Arrivé à la porte du cimetière et l'ayant ouverte, il s'arrêta un instant pour donner à Mads le temps de le rejoindre.

Alors il l'introduisit avec lui dans le cimetière dont il referma la porte. Quand ils se trouvèrent sous les deux arbres où, trois années auparavant, deux amis avaient fait entre eux le pacte que nous savons, l'inconnu enleva le mouchoir qui lui cachait le visage, et la figure de Nis apparut aux yeux de Mads stupéfait.

Mads lui tendit les bras pour l'étreindre, mais Nis l'arrêta et lui dit :

—“Je n'ai que peu d'instant encore à rester auprès de toi ; c'est pourquoi fais silence et écoute ! Je ne suis pas le Nis auquel tu puisses tendre la main fraternelle, et cependant je n'en suis pas moins celui qui aimait et qui aime toujours Ellen et toi, et nos parents, et vous tous ! Tu as été fidèle à ton ami, ainsi qu'à ta bien-aimée ; jouis donc du bonheur, dans ton union avec celle que nous adorions tous les deux, et qui maintenant t'appartient, à toi seul, pour toute la durée de ta vie terrestre. Quand nous nous retrouverons de nouveau, tous les trois, ce sera là-haut, où l'amour est un et unit tout... Un roc escarpé a mis fin à mes jours, lorsque l'étoile de l'espérance brillait encore sur mon âme, m'arrachant ainsi aux misères et aux chagrins de ce monde périssable. Là-bas, au midi, gît mon corps mutilé, au fond d'un lac tranquille, situé au milieu d'un bois sauvage, et à mes côtés celui de mon meurtrier. Dirige tes pas vers ces tristes lieux : tu y trouveras, au pied d'un arbre, ma valise avec le petit trésor que j'avais amassé dans mon voyage. J'en donne la moitié à Ellen, comme mon cadeau de nocces ; l'autre moitié appartient à mes parents : c'est l'héritage de leur fils unique... Vois, maintenant le Père de l'amour éternel m'appelle au séjour de la félicité, où je vous attendrai tous, quand le temps sera venu. Adieu ! adieu !”

Nis étendit les bras comme s'il eût voulu presser Mads sur son cœur, mais au même instant il devint invisible à ses yeux ; une radieuse étoile, se détachant de la voûte éthérée, l'emporta sur l'arc du ciel, où il disparut dans l'espace bleu.

Mads revint à la noce. Il avait grand-peine à cacher l'émotion que lui avait causée cette scène lugubre. Mais bientôt la tendresse de sa jeune épouse, jointe à la gaieté des convives, dissipèrent dans son esprit les tristes pensées et lui rendirent sa sérénité et sa joyeuse humeur.

Les deux premières semaines de leur union s'écoulèrent sans qu'Ellen, enivrée et comme étourdie de son bonheur, songeât à lui parler du mystérieux inconnu. Mads ne l'oubliait pas, lui ; mais, craignant de troubler la paix de sa bien-aimée, il gardait le silence. Enfin, un matin, réveillée de bonne heure par les rayons d'un beau soleil, Ellen mit d'elle-même la conversation sur ce sujet. Elle demanda à son mari ce qu'il en pensait ; s'il connaissait cet hôte étrange qui, par un mystère inexplicable et malgré le long-temps déjà écoulé, n'avait pu encore disparaître de son souvenir.

Mads, alors, lui raconta tout, et lui dit, en outre, que malgré les difficultés de l'entreprise et l'incertitude de son succès, il était résolu à se rendre en Holstein, afin d'y chercher le bois et le lac où était enseveli son malheureux ami, et de remplir ainsi jusqu'au bout ses volontés dernières.

Ellen versa d'abondantes larmes en écoutant ce récit. Elle approuva la résolution de son mari, et l'exhorta à se hâter, car s'il restait encore quelques indices propres à les éclairer sur la fin prématurée de Nis, il ne fallait point, en ajournant trop ce

voyage, permettre au temps de les effacer. Mads, dont c'était aussi l'avis, partit donc dès le surlendemain ; il prit la même route qu'il avait suivie trois ans auparavant, mais cette fois, hélas ! dans des dispositions d'esprit bien différentes.

Au bout de quelques jours il avait parcouru divers bois du Holstein et exploré un grand nombre de lacs, sans que ses recherches eussent abouti à aucun résultat. Ayant rencontré un vieux chasseur, il se mit à converser avec lui, et comme le brave homme lui inspira à l'abord une véritable confiance, il n'hésita pas à s'ouvrir à lui sur le motif de son voyage. Le chasseur l'écouta avec attention, puis lui dit :

—“Je ne serais pas surpris si, dans quelques minutes, je te conduisais à l'endroit que tu cherches. Il y a dans ce bois un petit lac, près duquel j'ai chassé, nombre d'années, les canards et autres oiseaux aquatiques, sans jamais y avoir rien remarqué d'extraordinaire. Mais, depuis ces derniers mois, j'y ai vu et entendu des choses qui me donnent à penser qu'il s'agit là soit d'un danger menaçant que l'on signale, soit d'un crime déjà consommé que l'on dénonce. Tantôt c'étaient des lueurs que personne n'avait observées auparavant ; tantôt des gémissements confus ; jusqu'à l'instinct de mon chien qui me prouvait que ce que je voyais et entendais n'était point une vaine hallucination ; et l'histoire que tu viens de me raconter n'est peut-être pas sans rapport avec ces signes étranges. Suis-moi !”

Le chasseur prit un sentier et conduisit Mads sur les bords d'un petit lac où, du côté opposé à celui où ils s'arrêtèrent, il lui montra une falaise haute et escarpée.

—“C'est de ce côté, dit-il, que j'ai vu les lueurs et entendu les sons plaintifs qui, chaque fois, me font frissonner jusqu'à la moelle des os, qui sont cause que mon chien vient ramper tremblant à mes pieds.

—Et tu n'as jamais exploré l'endroit à fond ? demanda Mads.

—Non ; je m'occupe avant tout de mon métier et suis peu curieux de pénétrer ces sortes de mystères. Mais, puisque tu t'es confié à moi, j'agirai volontiers autrement et je te conduirai jusqu'à cette place que depuis plusieurs mois j'ai négligé de voir de près.”

Ils longèrent le lac ; quand ils furent arrivés au bas de la falaise : “C'est ici !” s'écria Mads. Il venait, en effet, d'apercevoir dans les broussailles, au pied d'un arbre, une valise qu'il reconnut aussitôt pour celle de Nis. Tandis qu'il s'assurait qu'elle était intacte, le chasseur s'avança à travers les joncs ; bientôt il l'appela et lui montra des traces de pas encore visibles sur le sable nouveau.

—“Mais vois, poursuivit-il en fixant son attention sur un endroit où les joncs étaient courbés et écrasés, cela ne prouve-t-il pas que quelqu'un a perdu pied ici, et a sombré en se fiant à ce fond trompeur ? Le lac gardera ses os jusqu'au jour du jugement.”

Ils restèrent encore quelque temps à contempler cet endroit sinistre ; puis ils se retirèrent. Avant de prendre congé du vieux chasseur, Mads lui fit don de deux des pièces d'or qui se trouvaient dans la valise ; ensuite il songea à regagner son village.

Dès son retour, il alla voir les parents de Nis, et leur raconta, avec tous les ménagements possibles, la triste fin de leur fils. Puis il leur distribua le petit trésor qu'il avait laissé, n'en gardant que deux pièces d'or, l'une pour lui, l'autre pour sa femme, en souvenir d'un ami dont le dévouement envers eux avait éclaté jusque dans la nuit de la mort.

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 8.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XI

Elle se sépara du prince, revint vers le logis avec le général sans dire un mot.

Elle voyait partir Andras avec une tristesse morne, ayant des envies soudaines de le revoir, elle ne savait pourquoi : pour qu'il la protégât, la défendît, pour qu'il fût là si Michel venait.

Le crépuscule commençait quand elle rentra au logis. Il était tard. Marsa ne voulut point manger, laissant Vogotzine seul, sa serviette dans le gilet, tendant son verre au domestique.

La nuit venue, le général alla dire bonsoir à sa nièce, comme chaque jour.

Marsa se tenait pelotonnée dans un angle du petit salon, sur un canapé : il lui trouva l'air bizarre.

—Qu'est-ce que tu as ?

—Rien.

—Je vais me reposer, je suis un peu las. Tu ne veux pas que je te tiennne compagnie ?

Tantôt il la tutoyait, tantôt il lui parlait avec un respect craintif. Marsa ne semblait pas s'apercevoir de ces nuances.

—J'aime mieux rester seule, dit-elle.

Le général haussa les épaules, prit la petite main de Marsa dans ses mains velues et, elle la laissant inerte, il l'embrassa, comme s'il se fût trouvé au baise-main d'une reine.

Restée seule Marsa demeura là pendant plus d'une heure ; puis, tout à coup, elle tressaillit en entendant onze heures sonner à la pendule du petit salon.

Elle se leva toute droite.

Les domestiques avaient mis les volets au logis ; elle sortit par l'escalier de service donnant sur l'office et que les gens laissaient ouvert jusqu'au moment où ils montaient se coucher. La clef de cet escalier restait en serrure, en dedans.

Marsa l'ouvrit et traversa le jardin, d'un pas raidi, comme si c'eût été, à travers ces allées sombres, parfois éclairées par une trouée de lune, une somnambule qui marchait.

Elle alla ainsi jusqu'au chenil où les grands chiens au pelage ras du Danemark et le molosse hindou tiraient, en aboyant, sur leurs chaînes.

De loin, sa voix leur dit :

Paix, *Ortog* !... Silence, *Duna* !

Et ils se turent.

Alors elle poussa la grille du chenil, entra, caressa d'abord les têtes dures de ces chiens qui, debout, tendaient leurs pattes vers ses épaules et, ouvrant le mousqueton de la chaîne qui les attachait, de sa voix vibrante elle leur dit :

—Allez !

Elle les vit bondir, sauter par les allées, courir sur les pelouses, s'enfoncer les taillis, paraître, disparaître, semblables, sous la lune, à de grandes ombres d'animaux fantastiques. Et doucement, de son pas lent, avec la froideur moscovite que pouvait avoir le prince Tchéréteff, son père, commandant le feu sur un espion ou sur un traître, elle rentra dans la maison où tout semblait dormir déjà, se disant avec une ironie froide dans une espèce d'affirmation impersonnelle et comme si elle pensait non à elle, mais à une autre :

—Maintenant j'espère qu'elle est bien gardée la fiancée du prince Zilah !

XII

Michel Menko était à Paris, seul, dans le petit hôtel qu'il louait rue d'Aumale.

Il avait commandé à son cocher d'atteler le coupé pour le soir :

—Vous prendrez *Trilby*. Il est meilleur trotteur que *Jack*, et nous allons loin. Ah ! des couvertures pour vous, Pierre ! Et jusqu'à ce soir, je n'y suis pour personne !

Cette journée d'été s'écoulait pour lui très lente, dans l'énerverment d'une attente, le mouvement fébrile des tiroirs, ouverts, des livres pris au hasard, parcourus, refermés, de vieilles lettres recherchées, dans le cuisant besoin de torture de ceux qui, le poignard au flanc, éprouvent le besoin de l'enfoncer plus avant.

Il les rouvrait et les relisait, ces lettres dont il parlait la veille à Marsa et qui, après l'avoir enivré comme un philtre, lui faisaient maintenant l'effet d'un poison auquel il revenait avec des avidités de souffrances nouvelles.

Lettres d'amour, roman éternel, échange de serments maintenant emportés comme par un vent de tempête, fièvres tombées et qui cependant, pour Michel, faisaient revivre des heures bénies, les seules heures de sa vie où il eût réellement vécu peut-être. Ces lettres, datées de Pau, à mesure qu'il les relisait le brûlaient comme un charbon ardent. Elles avaient gardé comme le parfum même des cheveux de Marsa, et cette maîtresse adorable, il la retrouvait avec toutes ses séductions, l'attrait exquis de son sourire, dans ce fugitif arôme qui survivait à leur amour comme les feux-follets aux cadavres.

Alors, sentant son cœur se gonfler à se rompre, la jalousie et la rage lui faisant courir un frisson sur l'épiderme, il refermait ses billets, d'une écriture fine, rapide, nerveuse, dans le tiroir où il les prenait ; et machinalement il couvrait encore un livre, tombant, — comme toujours en ces ironiques hasards, sur quelque page faite pour aviver sa douleur.

Il prenait un Musset et le rejetait bien vite, comme un blessé de la même blessure. Il prenait un poète de son pays, et ses yeux couraient aux vers passionnés du poète soldat, Petefi, tombé un jour de bataille, et disant à son Etelka :

Tu ne m'aimes pas ? Eh ! qu'importe ?

Mon être à ton être est lié

Comme à l'arbre est attachée la feuille.

Vienne l'hiver, elle tombe sans vie !

C'est là mon sort jusqu'au tombeau.

Fuis-moi ! Tu ne peux m'échapper. ...

Tu crois que c'est ton ombre.

Où suit tes pas ? Tu te trompes.

C'est mon âme en peine !

—"Mon être est lié à toi comme l'arbre à la feuille !"

Et Michel se répétait ce vers avec une sorte de défi dans le regard et il attendait impatientement, avec des mouvements énervés, que la journée fût finie.

Il eut comme une rapide colère lorsque son valet de chambre entra, lui tendant une carte sur un plateau, et il haussa les épaules en disant d'un ton bref :

—Pierre ne vous a donc pas transmis l'ordre de ne recevoir personne ?

—Je demande pardon à M. le comte, mais M. Labanoff a si vivement insisté...

—Ah ! c'est Labanoff ? fit Menko.

—M. Labanoff qui part, ce soir, et voudrait saluer M. le comte.

Menko, à ce nom de Labanoff, avait revu un compagnon de sa jeunesse, autrefois rencontré, en voyage, à Vienne, un peu partout, qui lui plaisait infiniment, le séduisait. Oni, il l'aimait vraiment pour une sorte de bizarrerie pessimiste, de philosophie agressive, que Labanoff ne se donnait point la peine de cacher, pour une espèce de mysticisme doublé d'amertume. Le Hongrois n'avait peut-être pas, parmi les hommes de son âge, d'autre ami au

monde que ce Russe aux idées bizarres, dont le sourire énigmatique l'intriguait.

Il regarda la pendule. La visite de Labanoff lui ferait peut-être prendre patience jusqu'au dîner.

—Faites entrer M. Labanoff !

C'était un grand jeune homme de vingt-cinq ans mince et le visage d'une pâleur de cire, avec des yeux ardents, des yeux de voyant dans une face blême qu'avivait une moustache brune militairement retroussée. Les cheveux, noirs et répus, étaient taillés en brosse. Ce Labanoff avait l'air d'un soldat dans sa redingote longue qui lui descendait jusqu'aux genoux, comme une capote militaire.

Il y avait des mois que ces deux hommes ne s'étaient vus. Mais dès longtemps une sympathie puissante les liait, née d'anciennes causeries, des confidences de leur état d'âme où l'un et l'autre rencontraient des similitudes de souffrance. Une espèce de rêve intérieur inquiétait et rongait Labanoff comme le souvenir de Marsa dévorait Menko. Ils avaient échangé bien des fois leurs théories désolées sur le monde, l'existence, les lois, les hommes. Leur commune amertume les rapprochait. Et si Michel recevait Labanoff malgré la consigne donnée, c'est qu'il était bien certain de retrouver encore en lui cette même cruauté de sensations qui lui faisait, dans Musset ou Petefi, l'effet d'un acide versé sur sa plaie.

Labanoff lui parut d'ailleurs plus énigmatique encore et plus désolé qu'il ne l'avait vu jusque-là. Sous le retroussis de la moustache, les lèvres du Russe ne laissaient tomber que des paroles pleines de sous-entendus presque tragiques.

Menko l'avait fait asseoir à ses côtés, sur un divan, et regardait les yeux bleus du jeune homme : ils lui semblaient plus enfiévrés que de coutume.

—J'ai appris que vous étiez revenu de Londres, dit Labanoff, et, comme je quitte Paris, j'ai voulu vous serrer la main. Il est possible que nous ne nous revoyons pas.

—Pourquoi ?

—Je vais à Petersbourg... des affaires pressantes...

—Avez-vous terminé vos études à Paris ?

—Oh ! j'étais déjà docteur en médecine quand j'y suis venu... Je n'habitais Paris que pour être plus à même de poursuivre... un projet qui m'intéresse...

—Un projet ?

Menko interrogeait machinalement, fort peu curieux de savoir le secret de Labanoff : mais le Russe n'en eut pas moins un sourire singulier, d'une ironie froide, et répondit :

—Je n'ai rien à dire là-dessus, même à l'homme que j'estime le plus !

Ses yeux ardents semblaient apercevoir devant lui des visions étranges. Il demeura silencieux un moment et se leva d'un mouvement brusque.

—Voilà, dit-il, tout ce que j'avais à vous faire savoir, mon cher Menko. Maintenant, au revoir !... Ou plutôt, adieu, car, je vous le répète, je ne vous reverrai probablement jamais.

—Et pourquoi ?

—Une idée comme une autre !... Et puis, ma bien-aimée Russie est un si étrange pays ! On y meurt vite.

Il avait toujours sur la lèvre ce sourire inexplicable, railleur et triste à la fois, qui relevait sa moustache.

Menko prit la longue main blanche qui lui tendait.

Mon cher Labanoff, il n'est pas difficile de deviner que vous allez à quelque rendez-vous périlleux...

Et essayant de sourire :

—Je ne vous fais pas l'injure de vous croire nihiliste...

L'œil bleu de Labanoff s'éclaira.

—Non, dit-il, non, je ne suis pas nihiliste. Le néant est absurde ; mais la liberté est une belle chose !

Puis il s'arrêta comme s'il craignait déjà d'en avoir trop dit.

—Adieu, mon cher Menko !

Le Hongrois le relint en lui disant à son tour avec un tremblement dans la voix :

—Eh ! bien, Labanoff, vous venez me trouver tout justement à une heure décisive de ma vie... Je suis en train, tel que vous voyez, de combiner une grande folie... comme vous... Différente de la vôtre, sans doute... Et d'ailleurs je n'ai pas le droit de dire que vous allez, vous, commettre quelque folie...

—Non, dit froidement le Russe très pâle et souriant toujours, non, ce n'est pas une folie !

—Mais c'est un danger ? demanda Menko.

Labanoff ne répondit pas.

—Je ne sais pas non plus, dit Michel, comment finira l'aventure où je m'engage... Mais, puisque le hasard nous met, aujourd'hui, face à face...

—Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté ferme de vous avoir revu avant de partir.

—Je sais que vous m'estimez. C'est pourquoi je vous demande de me dire franchement où vous trouverez dans un mois...

—Dans un mois ! dit Labanoff.

—Donnez-moi l'itinéraire que vous comptez suivre. Allez-vous vous fixer à Pétersbourg ?

—Pas tout de suite, répondit le Russe lentement, le regard fixé sur celui de Menko. Dans un mois, je serai encore à Varsovie... A Pétersbourg, un mois après...

—Soit, je vous demande simplement de me faire savoir, d'une façon quelconque, où vous serez.

—Pourquoi ?

—Parce que je voudrais pouvoir vous rejoindre.

—Vous ?

—Une fantaisie ! fit Menko essayant de rire. Je m'ennuie dans la vie, vous le savez. Je la trouve absurde. Si on ne l'éperonnait point comme un vieux cheval poussif elle vous trainerait naïvement dans les mêmes ornières quotidiennes. Je ne sais pas, je ne vex pas savoir ce que vous allez faire en Russie et ce que signifie cet adieu définitif dont vous me parlez tout à l'heure... Je devine donc simplement qu'avec vous il y a quelque aventure à courir et il est impossible que je vous en demande ma part...

—A quoi bon ? dit froidement Labanoff. Vous n'êtes pas Russe.

Menko sourit et posant les mains sur les maigres épaules du jeune homme :

—Voilà un mot qui révèle bien des choses, fit-il. Et s'il vous avait échappé devant un policier !...

—Oh ! répondit Labanoff avec une voix chantante d'une fermeté douce, implacable, devant n'importe qui je ne dis que ce qu'il me plaît de dire, mais je sais que je parle au comte Menko.

—Et le comte Menko sera enchanté, mon cher Labanoff, si vous lui dites où, en Pologne ou en Russie, il doit aller, bientôt, en personne, prendre de vos nouvelles. Ne craignez rien : ni là-bas ni ici je ne vous questionnerai. Mais j'ai la curiosité de savoir ce que vous allez devenir et vous savez que j'ai assez d'amitié pour m'en inquiéter. Ajoutez à cela que la passion des voyages me talonne et que Paris ou Londres, le monde enfin, m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie...

Le fait est qu'il est sot, égoïste et lâche, dit Labanoff dont maintenant la voix vibra.

Il tendit encore à Menko sa main nerveuse, brûlante de fièvre comme ses yeux bleus.

—Adieu, dit-il.

—Non... non... au revoir !

—Eh bien, soit, au revoir ! dit Labanoff. Je vous ferai savoir ce que je deviens.

—Et où vous serez ?

—Et où je serai.

—Et ne vous étonnez pas si je vous rejoins, quelque beau matin !

—Je ne m'étonne de rien, fit le Russe... de rien.

Et dans ce mot *rien* il y avait une expression profonde de dégoût de la vie et d'âpre mépris de la mort.

Menko, dans un élan, entourra de ses bras ce jeune homme maigre, figure de soldat émaciée comme celle d'un ascète, et, le dernier adieu donné à ce fanatique partant pour quelque tragique aventure, le Hongrois se retrouva plus sombre, plus navré et plus troublé dans sa solitude où le passage de Labanoff lui semblait maintenant quelque chose comme une douteuse apparition.

Il retombait, à présent, dans sa fièvre, dans sa soif de voir finir enfin la plus anxieuse des journées de sa vie.

Une journée chaude, avec des menaces d'orage vers le soir. Après le dîner, à la nuit, Michel monta dans le coupé que conduisait le cocher, jetant des vêtements derrière le siège, avec des couvertures rayées.

Le cheval piaffait dans la rue d'Aumale, allait par les rues grimpantes, la rue Pigalle, la rue Douai, jusqu'au rond-point de la place Clichy conduisant à Asnières ; et, ses deux lanternes à biseaux jetant leurs feux clairs dans l'obscurité de la route, le coupé suivait le chemin de Maisons, traversant la plaine, longeant des champs de blé et des vignes, avec la silhouette énorme du mont Valérien à sa gauche et, — se découpant en noir à l'horizon, sur le ciel pur, troué d'étoiles, — la longue ligne des coteaux dentelés de lignes d'arbres, l'aqueduc de Marly, les bois, les villas, les petits villages endormis au bas ou étagés sur la côte, plongés tous dans une ombre mystérieuse et pleine d'une brume chaude.

Par la portière Michel regardait tout cela inconsciemment tandis que *Tribby* trottait.

Il songeait à ce qu'il voulait tenter, à l'aventure vers laquelle il allait, follement. Oui, follement. Il l'avait avoué tout à l'heure à Labanoff. Mais qui sait ?... N'avait-il pas dit à Marsa : *A demain !* Elle aurait peut-être réfléchi. Peut-être aurait-elle peur de ses menaces. Elle l'attendait comme à Pau, dans ces heures qu'il voulait revivre, elle l'avait attendu lui se glissant avec des frémissements vers cette ignorante et cette croyante. Quel rêve ! Retrouver ce sourire, doux sourire, ce sourire d'enfant, plus divin encore avec sa muerie dans ce visage sévère, sourire qu'accompagnaient un petit mouvement de tête capricieux qui répondait à toutes les protestations, aux admirations, avec des étouffements d'yeux souriants : « Vrai ? vous me trouvez aussi jolie que cela ? Vous m'aimez ? »

Il la revoyait, l'entendait toujours. Il lui semblait que ce pâle visage de la Tzigane, avec son nez busqué, sa lèvre supérieure charnue et relevée par un pli délicieux, devenait plus pâle encore, ses paupières soudain abaissées sous les caresses, comme autrefois. Et les anéantissements glacés de Marsa devenant froide comme une morte, avec une expression ineffable, muette et profonde ! Il sentait, à ces souvenirs, comme un souffle lui hérissier les cheveux. Il eût voulu qu'il fût minuit déjà, et que sa main poussât la porte où il la voyait debout, par la pensée.

Il reconnaissait fort bien ce grand parc de Maisons-Lafitte, où l'on est si libre et si caché, dans l'immense Colonie laissant chacun vivre comme blotti dans son nid d'arbre, loin des regards. La maison du prince Tchéteroff donnait d'un côté sur les terrains presque vagues où l'on a tracé le champ des courses, de l'autre s'étendait, avec les écuries et les communs, vers la forêt, le mur de l'avenue Lafitte bornant les jardins. Face au logis, au fond de haies vives, des murs bas, sur-

montés de grilles ouvragées, laissaient à la villa, par les larges trouées des maronniers, des chênes et des trembles, la libre vue des coteaux de Corneilles.

En débouchant du pont de Sartrouville, Michel fit longer au coupé le chemin bordé de haies qu'une prairie sépare de la Seine. C'était en même temps contourner l'ancien parc du château. Il s'avança dans la clarté grise de la nuit, jusqu'à l'angle de l'avenue Corneille, prise d'un massif qui découpait sur la pénombre son arche nettement tracée, taillant sur l'horizon, comme avec un couteau courbe, un pan du ciel tout plein d'étoiles.

—Vous vous arrêterez là, Pierre, dit le jeune homme en descendant de son coupé, et vous ne bougerez que je ne sois revenu !

Michel s'éloigna.

Il gagna, dans l'ombre des logis endormis, des fenêtres éteintes, des allées enveloppées de mystères, la grande perée rectiligne qui, de la station, coupant le parc en deux, va jusqu'au mur de la forêt.

Il lui semblait qu'il était encore à Pau, dans ces heures d'enivrement où Marsa ignorant tout l'attendait. Il avait l'illusion de reconnaître ces arbres, ces chemins, cette terre comme si chacun de ses pas, autrefois, y eût marqué une chère ivresse ! L'odeur pénétrante et comme tiède des sureaux le guidait dans cette nuit. L'allée qu'il cherchait, descendait entre deux haies vives que surmontaient des arbres hauts, épais, se rejoignant en voûte qui, dans le jour, faisait tomber sur le sentier une ombre fraîche, et maintenant formait un trou profond, d'un noir de tunnel.

A travers les herbes vivaces, les arbres et les ronces, en écartant les branches d'accacias dont les feuilles pleuvaient sous le vent, et les ombrelles des sureaux, Michel, arriva à un mur élevé, un vieux mur, aux pierres blanches par-dessus lequel sautaient, comme une épaisse nappes d'eau verte les brindilles du lierre froid traînant à demi comme une étoffe effrangée.

Des frissons d'arbres, des bruits de vent dans les pins et les chênes, des murmures des feuilles secouées faisaient derrière ce mur courlé de joubarbe et de mousses, et qui n'apparaissait maintenant que comme un long trait noir régulier, un large lavis à l'encre de Chine, passer un grand mugissement sourd, profond et inquiétant comme les vagues sous l'orage.

Et là, au bout de l'étroit sentier, à demi caché par le lierre, voilà bien la petite porte s'ouvrent dans le mur !

Cette porte Michel Menko la revoyait par la pensée, peinte vert, avec sa serrure rouillée, et il lui fallait maintenant la chercher à tâtons, dans l'ombre humide ; il sentait la couleur s'écailler, tomber avec un petit bruit de feuilles sèches, quand il appuyait dessus.

Puis, au moment de glisser dans la serrure la clef, cette clef qui, dans ses doigts chauds de fièvre, brûlait ! il s'arrêta.

Marsa l'attendait-elle ? N'allait-elle point appeler, le chasser, le traiter comme un voleur de nuit ?

—Et si la serrure était changée ?

Il regardait la muraille noire.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !**  
**CADIEUX & DEROME,**  
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.  
 LIVRES CANADIENS :

À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.  
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
 VIE DE MADemoiselle MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.  
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.  
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.  
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.  
 MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

**Le BAUME de JEUNESSE**

DES DAMES

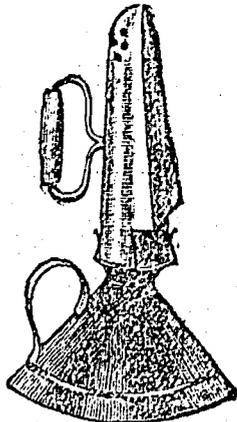
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

**NOUVEAU FER A REPASSER.**



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

**E. A. D. MORGAN, B. C. L.**

AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba  
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.  
 Boite B. P., 310.

**Plumes Teintes en Noir**  
 BRILLANT.

**William Snow**

FABRICANT DE

**PLUMES d'AUTRUCHES**

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.  
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

**L. C. de TONNANCOURT**  
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL  
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.  
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

**"L'ART ET LA MODE"**  
 JOURNAL ILLUSTRÉ  
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.  
 Prix de l'Abonnement: \$12 par An.  
 Frais de poste non compris.  
 S'adresser: RUE HALEVY, No. 8  
 En face de l'Opéra, à Paris.



**PÂTE CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.  
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.  
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.  
**25 cents la boîte.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.  
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVEGE**

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

**50 cents le flacon.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infaillible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



**GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.**  
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.  
 Enregistrée à Ottawa.  
**PRIX 25 CENTS LA BOITE.**  
 LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

**PRIX 25 CENTS.**  
 Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,  
 Propriétaires, Montréal.

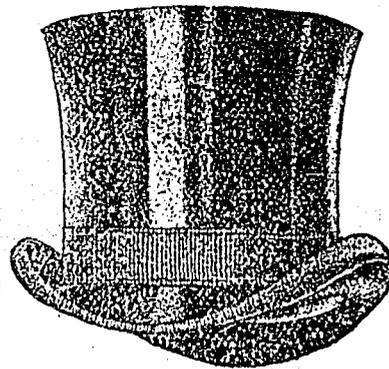
LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

**LORGE & CIE**

CHAPELIERS

PARISIENS



**LORGE & CIE**

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—  
 Rue St-Laurent  
 MONTREAL.



**A VENDRE.**

10,000,000

**De Pieds de Bois de Sciage**

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

**A. HURTEAU & FRERE,**  
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,  
 MONTREAL.

**30 DAYS TRIAL**



**DR. DYE'S**  
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address  
**VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.